

l'esprit du temps. Quoi qu'il en soit, et ceci sera ma conclusion, dès lors que j'accepte de parler de moi, je suis un hypochondriaque en puissance.

NOTES

- (1) *Pagan and Christian in an Age of Anxiety. Some Aspects of Religious Experience from Marcus Aurelius to Constantine*, Cambridge University Press, London-New York, 1965 (*Paiens et chrétiens dans un âge d'angoisse. Aspects de l'expérience religieuse de Marc Aurèle à Constantin*, trad. française par H. D. Saffrey, Claix : La Pensée sauvage, Bibliothèque d'ethnopsychiatrie, Paris, 1980).
- (2) *Greek Sophists in the Roman Empire*, Clarendon Press, Oxford, 1969.
- (3) *Aelii Aristidis Smyrnaei quae supersunt omnia, vol. II orationes XVII-LIII continens*, ed. B. Keil, Weidmann Berlin 1898. Trad. française par H. Festugière, *Discours sacrés : rêve, religion, médecine au IIème siècle ap. J.-C.*, Macula, Paris, 1986.
- (4) *M. Cornelii Frontonis Epistulae*, ed. E. Hauler, Bibliotheca scriptorum Graecorum et Romanorum Teubneriana, Leipzig, 1954 (1988).
- (5) Cet aspect avait déjà été mis en avant par D. Gourevitch, "Le menu de l'homme libre. Recherches sur l'alimentation et la digestion dans les œuvres en prose de Sénèque le Philosophe", dans *Mélanges de philosophie, de littérature et d'histoire ancienne offerts à Pierre Boyancé*, Coll. de l'École Française de Rome, 22, Rome, 1974, p. 311-344.
- (6) "Le pessimisme de Sénèque", *Revue des Études Latines*, 25, p. 158-163.
- (7) "Medice, cura te ipsum. Les maladies de Galien", *Études de lettres, Revue de la faculté des Lettres, Université de Lausanne*, janvier-mars 1986, *Sciences et techniques à Rome*, p. 45-64.
- (8) "The Galenic Plague : a Breakdown of the Imperial Pathocenosis", *History and Philosophy of Life Sciences*, 27, 2005, p. 57-69.
- (9) Cf. BASLEZ M. F., HOFFMANN Ph, PERNOT L., *L'invention de l'autobiographie d'Hésiode à saint Augustin*, Actes du deuxième colloque de l'équipe de recherche sur l'hellénisme post-classique (Paris, École normale supérieure, 14-16 juin 1990), *Études de Littérature Ancienne*, 5, Presses de l'École normale supérieure, Paris, 1993.
- (10) "Penser la douleur dans l'Antiquité : enjeu médical ou enjeu philosophique ?" PROST F. et WILGAUX J., *Penser et représenter le corps dans l'Antiquité, Cahiers d'histoire du corps antique n° 1*, Presses Universitaires de Rennes, 2006, p. 79-92.
- (11) Cf. LE BLAY F., "Galien au miroir de Cardan", dans *La pensée scientifique de Girolamo Cardano*, Colloque international organisé par l'Université de Nantes et l'équipe de recherche "Modernité de l'Antique", 17-18 novembre 2005 (Actes à paraître dans les *Cahiers de l'Humanisme*, numéro spécial, Les Belles Lettres, Paris). Je montre dans cet article que Cardan, lorsqu'il raconte sa vie, s'inspire des passages autobiographiques de Galien.

Grossesse et accouchement en Mésopotamie

par Julien WYPLOSZ *

Introduction

L'histoire commence à Sumer est le titre du beau livre de Noah Kramer (1). Ce titre frappant est de Jean Bottéro qui l'a traduit en français en 1957. En effet, pas d'écriture, pas d'histoire. C'est aux Mésopotamiens que l'humanité doit ce pas de géant. Le Tigre et l'Euphrate délimitent entre eux un pays que les Grecs ont appelé tout naturellement la Mésopotamie (fig. 1). C'est là que l'on a trouvé les plus anciens textes connus et déchiffrés. L'évènement se situe vers 3200 av. J.-C., soit il y a quelque 53 siècles. Une proto-écriture pictographique (2) donne naissance au sumérien, à l'akkadien et à l'élamite

* 36, rue Liancourt, 75014 Paris.

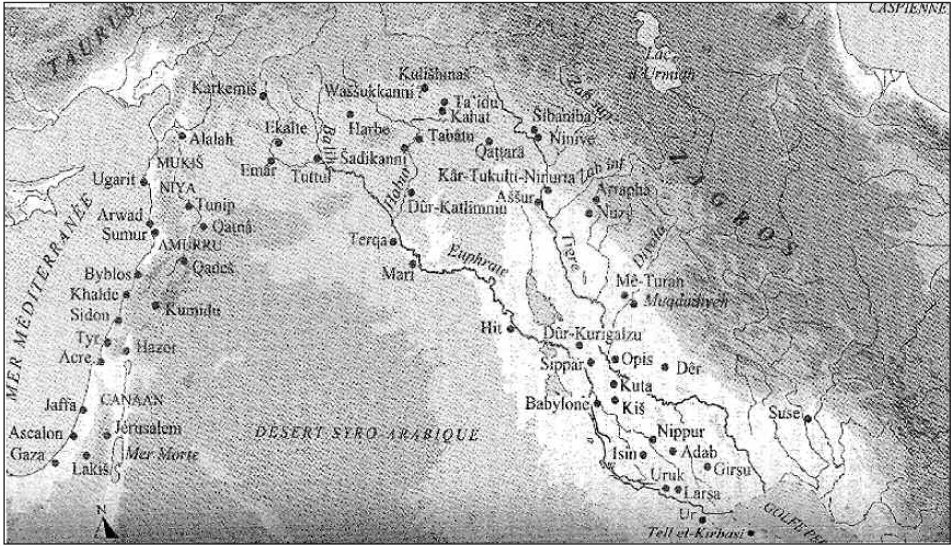


Fig. 1 : La Mésopotamie au II^e millénaire av. J.-C.
(D'après le Dictionnaire de la civilisation mésopotamienne)

(fig. 2). À partir de 2000 av. J.-C. le sumérien devient la langue savante comme le latin en Europe et l'akkadien la *lingua franca* de tout le Proche-Orient pour la littérature, mais aussi la langue de la science. La première tablette médicale trouvée à Nippur date d'environ 4000 ans (3). Les textes médicaux (fig. 3)

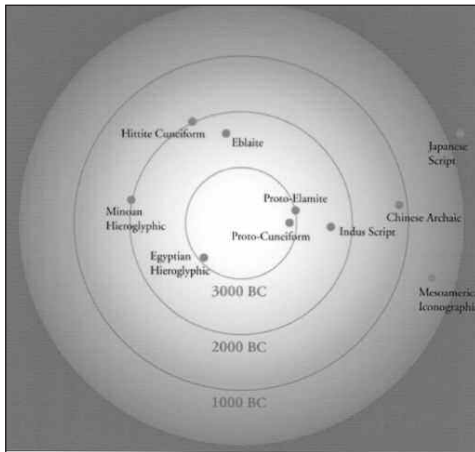


Fig. 2 : Carte géo-historique des premières attestations de l'écriture
(Peter Damerow - 1999)



Fig. 3 : Kâbu (fœtus à terme) dans la matrice
(Bronze de Larsa II^e millénaire
Cincinnati Art Museum)

furent canonisés au XI^{ème} siècle par Esagîl-kin-apli, le scribe royal, et tous recopiés pour la bibliothèque d'Aššurbanipal à Ninive à partir du milieu du VII^{ème} siècle (4).

Les textes qui forment le Corpus hippocratique ne datent que de vingt-six siècles, pour les plus anciens. Leur apparition ne date donc que de la deuxième moitié de l'histoire de l'humanité. Sur ce qui s'est passé durant les vingt-sept premiers siècles il ne reste que les tablettes mésopotamiennes et quelques papyrus égyptiens. C'est peu face à l'ampleur et la qualité de conservation des compilations grecques parvenues jusqu'à nous grâce aux scribes qui les ont recopiées de génération en génération. La Mésopotamie n'a connu ni l'usage du papyrus ni encore moins celui du papier, le parchemin s'y conserve mal. Elle a utilisé avec un grand bonheur un matériau abondant près de fleuves au cours tempétueux et variable : les alluvions. C'est en argile qu'elle construit la tour de Babel, en argile qu'elle a fait ses maisons et les tablettes qui ont servi de support à son écriture. Avec un calame taillé en pointe, leurs scribes ont gravé les caractères cunéiformes qui ont permis de conserver les savoirs des Sumériens et des Akkadiens. L'argile sous forme de tablettes écrites traverse, malgré un inévitable effritement, les millénaires et le feu qui a détruit tant de bibliothèques - dont celle d'Alexandrie - ne fait que la cuire et la rendre encore plus endurante.

Les textes médicaux cunéiformes sont abondants, les textes chirurgicaux inexistant. Comme il n'y a ni rouleau ni codex, seules des séries de tablettes peuvent être trouvées, pas toujours au complet. Et même parmi les tablettes recueillies et archivées, il reste des caisses au Louvre et au British Museum qui attendent d'être publiées. Les choses se passent en deux temps : d'abord les assyriologues collectent les tablettes, essaient de les comprendre et en font une translittération qui consiste à écrire en lettres latines additionnées de quelques signes diacritiques les phonèmes qui composent les mots gravés en cunéiformes. Puis ils les traduisent dans une langue moderne. Bon nombre de ces tablettes a déjà été publié ; en ce qui nous concerne nous utiliserons notamment le *Traité akkadien des diagnostics et pronostics* publié par Labat (5), le *Babylonisch-assyrische Diagnostik* de N. Heeßel (6), *Diagnoses in Assyrian and Babylonian Medicine* de JoAnn Scurlock (7), *Birth in Babylonia and the Bible* de Stol (8), les travaux de M. Geller (9) et de quelques autres. Nous rappelons que la France s'honore de posséder un *Journal des médecines cunéiformes*. Mais il reste encore des tablettes à déchiffrer et surtout à découvrir.



Fig. 4 : Le démon Pazuzu (Statuette néo-assyrienne en bronze - Louvre - D'après *Le Quotidien du médecin*)

Une médecine rationnelle émergente

Beaucoup de textes médicaux se présentent comme des aphorismes selon un schéma stéréotypé. Donnons un exemple : d'abord une protase : *Si une future mère, son visage est reposé*, suivie d'une apodose : *elle gardera en bon état l'enfant qu'elle porte*. Une telle présentation devait sans doute favoriser l'apprentissage des connaissances pour les étudiants à une époque où la transmission orale prévalait.

Parfois la sentence se présente comme suit : *Si ses hypochondres lui font mal : main de Šamaš ; après en avoir été délivré, il guérira*. Cette "main" peut nous surprendre. Ces formulations reviennent souvent : *main d'un spectre* ou *main d'un démon* (fig. 4) ou *main d'un*

dieu. Il n'est pas sûr qu'il faille les prendre à la lettre. Nous disons bien : un mal vénérien, le saturnisme, un traitement martial, sans que l'on y voie le doigt de quelque instance supérieure. Pour le malade babylonien qui pensait, comme son médecin, que la maladie était envoyée par un dieu, un démon ou un spectre, une telle indication est précieuse, car, outre le diagnostic, elle disait à qui adresser sa prière, ce qui accroissait ses chances de guérison. Au Moyen Âge encore le feu de Saint-Antoine désignait l'intoxication à l'ergot de seigle et le saint auquel adresser ses prières. Les frères Antoinistes servaient d'intercesseurs.

Ou encore : *Si lorsque quelqu'un se rend à la maison d'un malade un faucon vole vers sa droite : ce malade guérira*. Ici c'est de la divination telle qu'elle se pratiquera encore pendant des siècles. Elle repose sur un corpus de faits observés et partant présente un temps indispensable à tout savoir : la collecte des données. Divination, incantations et médicaments sont imbriqués intimement. La médecine uniquement rationnelle ne viendra que des millénaires plus tard. Elle consiste à prouver que les faits sont vraiment la conséquence et non la suite des causes. Est-elle totalement rationnelle de nos jours ?

Edith Ritter avança qu'il y avait à Babylone deux types de guérisseurs : un *asû* qui peut se comparer à notre médecin et un *ašipu* qui est un conjurateur, c'est-à-dire un prêtre. Autrement dit la médecine rationnelle et la magie. Distinguer dans les textes ce qui distingue l'un de l'autre dépasse notre propos. Rappelons-nous qu'en Grèce classique à côté des disciples d'Hippocrate, qui lui-même se disait descendant d'Asclépios et qui soignait selon une médecine que nous appelons rationnelle, il y avait de multiples temples du même Asclépios où des prêtres soignaient les malades par la suggestion, l'interprétation des rêves et l'hydrothérapie, sans que nous sachions bien comment on les préparait à l'incubation ; mais les bénéfiques qu'ils en tiraient sont attestés par de nombreux ex-voto. La rationalité de la médecine grecque est elle-même sujet à caution, comme l'a bien montré von Staden étudiant le *daimon* de Galien (10).

Place de la femme dans la médecine mésopotamienne

Les textes que nous allons découvrir sont écrits en akkadien, une langue sémitique aujourd'hui disparue. Ils traitent d'une population à prédominance sémitique et nul n'ignore à quel point le corps de la femme reste tabou pour leurs descendants. Hommes et femmes sont séparés, le corps de la femme est voilé et le mari lui-même est tout juste autorisé à le voir. Pourtant, dans les textes anciens, la médecine s'intéresse autant aux femmes qu'aux hommes, il n'est pas dit que l'examen fit problème, la palpation du ventre était faite, l'examen des organes génitaux externes aussi et, sans qu'il en soit fait mention, le médecin avait peut-être des moyens d'examiner le col utérin si l'on en croit l'interprétation de Scurlock : *Si la future mère rejette du pus par la bouche (de la matrice), elle ne survivra pas à son accouchement*.

Conception

Un proverbe suméro-babylonien dit : *Est-elle enceinte sans avoir eu de rapport, est-elle devenu gros sans manger ? La semence faite par le pénis (sic) versé à l'intérieur de la femme va donner naissance en elle*. C'est dire qu'on savait comment on fait des enfants. Mais il valait mieux que l'homme se rapprochât de la femme l'après-midi que la nuit et couché sur un lit que debout. Un endroit agréable était nécessaire pour que ce rapprochement produisît un garçon. La femme acceptait le sperme pour concevoir (*concipere*). On ne sait pas si la femme détenait aussi une semence, les textes ne sont pas clairs. Une incantation sumérienne dit : *il a répandu la vraie semence de l'humanité*

dans ses entrailles ; la semence répandue coagule donnant un enfant à l'homme alors qu'elle mordait de ses dents l'herbe douce (une plante d'eau).

Embryologie

L'embryon *ša libbiša* (celui du ventre) est fait de chair et de sang, il flotte dans l'utérus comme dans un océan ténébreux. La croissance du fœtus est évaluée dans un beau texte : *Un enfant est un demi-grain d'orge le jour de la conception dans le sein de la mère. Le deuxième jour c'est un grain, le troisième jour un grain et demi, le quatrième deux grains... À un mois plein il fait trois doigts et à dix mois une coudée.* La durée de la grossesse est donc estimée à dix mois : Nintu compta les mois. Au temps destiné ils comptèrent dix mois ; le dixième mois arriva et sa matrice s'ouvrit. Rappelons que pour Hippocrate cela peut aller jusqu'au dixième mois du calendrier grec sans compter l'ex-voto d'Épidaure qui s'aventurent à 3 ou 5 ans !

Dix mois lunaires de 28 jours donnent 280 jours, ce qui est conforme à la réalité. C'est hélas trop beau ! Les Babyloniens ont également inventé l'astronomie et savaient parfaitement la durée d'une année et d'un mois solaires, d'où un certain flottement... Le calendrier fut souvent modifié au cours des siècles et il fallait une décision du roi pour recalculer le calendrier lunaire au calendrier solaire en ajoutant un mois.

Avortement

Une femme qui ne peut retenir un enfant le rejette. Un traitement est connu pour le premier trimestre : *si une femme est sur le point de perdre son enfant au premier, deuxième ou troisième mois, tu sèches une souris, l'écrases et la mouds, tu ajoutes un peu d'eau trois fois et de l'huile, ajoute du minéral, donne-lui à boire et elle ne perdra pas son fœtus.* L'enfant mort-né est appelé *kūbu*, représenté par des figurines en terre cuite. Il vivait dans l'autre monde et pouvait prévenir la mortinatalité. On peut le rapprocher des trois Parques : *Nona* (du neuvième mois), *Decima* (du dixième mois) et *Morta*, que les Romains invoquaient pour mener à bien la grossesse. Pour la prévention on utilisait des amulettes, des plantes difficiles à identifier. Comme l'herbe *arantu*, la graine d'une plante dite "solitaire" sans que nous sachions les nommer. Une plante *puquutu* aurait protégé des hémorragies.

L'infertilité

La femme fertile *âlittu* (qui donne la vie) est bénie. On peut reconnaître la fertilité en examinant les seins : *si ses seins pendent, elle ne peut pas avoir d'enfants ; si son sein droit est long, elle ne peut porter un enfant. Si les tétons d'une femme sont blancs, sa grossesse n'ira pas à son terme.* Ou bien son nombril : *si son nombril regarde vers le bas elle peut avoir un enfant, si c'est vers le haut elle ne peut pas.* La cause de l'infertilité est dans l'utérus qui est *kasâru* (noué). C'est à Sîn le dieu de la lune que l'on s'adresse : *Celui qui n'a pas de fils peut en avoir un grâce à toi. Sans toi, la femme qui ne porte pas n'aura ni semence ni grossesse.* L'*asû* va s'efforcer de la traiter avec des plantes dont les noms sont donnés mais dont la traduction reste très incertaine. L'*ašipu* avait à sa disposition des amulettes, des rituels et de nombreuses incantations dont certaines nous sont parvenues.

La grossesse (fig. 5)

Une incantation akkadienne s'adresse au dieu-soleil *Šamaš*. La femme est comparée à un vaisseau lourdement chargé qui doit arriver à bon port : *Puisse le bateau bien arriver... Puisse la barque arriver avec félicité dans le... Puisse son aussière être passée dans l'anneau du quai. Puissent les membres se relâcher, les muscles se détendre, Puisse celui qui est scellé être à son aise, puisse la créature advenir.*

Il existait tout un aréopage de dieux qui protégeaient la maternité. La Déesse-Mère était la première, et elle bénéficiait de noms multiples : *Sage-femme des dieux, Charpentier de l'humanité, Charpentier des entrailles, la Main experte, Factrice de tout ce qui respire etc.* Mais chaque cité-État avait sa propre divinité, *Nintur, Mama* ou *Bêlet-ilî* à Babylone, *Aruru* à Keš, etc. Bien entendu, les dynasties royales prétendaient descendre de quelque dieu et l'habitude n'est toujours pas perdue de nos jours.

Les présages

Le pronostic était capital de sorte qu'il occupe une place majeure dans les traités, tout comme dans le Corpus hippocratique. Car un bon pronostic, à défaut d'une thérapeutique efficace, assurait la réputation du médecin. En dehors de la médecine elle-même, on recourait aux moyens habituels de prédiction qui étaient d'un usage commun. Les traités des héméralogies et des ménologies (11) donnaient les jours et les mois fastes. *Un bébé né le premier mois de l'année, la maison de son père sera brisée par ses pieds.* Le premier mois étant néfaste, il y avait une prière à Sîn et un rituel usant un composé de tamaris, de laine rouge et d'encens que l'on faisait brûler pour éviter une naissance un tel mois.

L'astrologie et le zodiaque nous viennent des Babyloniens et Strabon rapporte qu'en Babylonie les *genethialostoi* étaient des astrologues qui donnaient des horoscopes pour les naissances. La prédiction du sexe de l'enfant devait préoccuper les mères et les médecins car il existe plusieurs sentences qui permettent ce pronostic. Elles sont toutes bâties sur le même modèle : *Si une femme enceinte le haut de son front est jaune : l'enfant qu'elle porte est un garçon.* Si le nez est gonflé, le bout des seins noir, ce sera aussi un garçon, si le muscle du front est rouge, ce sera une fille etc.

L'accouchement

Le rituel de l'accouchement représentait la création mythique de l'humanité, telle que la raconte le cycle des légendes d'Enki le dieu organisateur de Sumer. Les hommes n'y étaient pas admis. La sage-femme *šabsutu* (qui connaît l'intérieur) ou *qadištu* (la sainte) est un personnage dont le rôle apparaît comme important dans les textes. Quand le travail commençait, celle-ci couvrait la tête de la parturiente et lui ceignait les reins. Elle récitait des bénédictions et traçait sur le sol un cercle de farine au milieu duquel la parturiente s'agenouillait sur deux piles de briques de terre crue recouvertes d'un linge et y posait ses mains (fig.6). Cette position *ita ut in defecatione* est corroborée dans l'*Exode* et par les ethnologues en Égypte et en Perse (12). La rupture de la poche des eaux associée au sang caractérise l'accouchement, *sang et eaux* veut dire accouchement. *Si un*



Fig. 5 : La Déesse-Mère avec sur ses épaules deux têtes fœtales. À ses côtés deux fœtus à terme et au-dessus de chacun un utérus. L'enfant issu de la déesse va dans l'utérus et vient au jour (Musée de Bagdad) - D'après Stol cite n.8

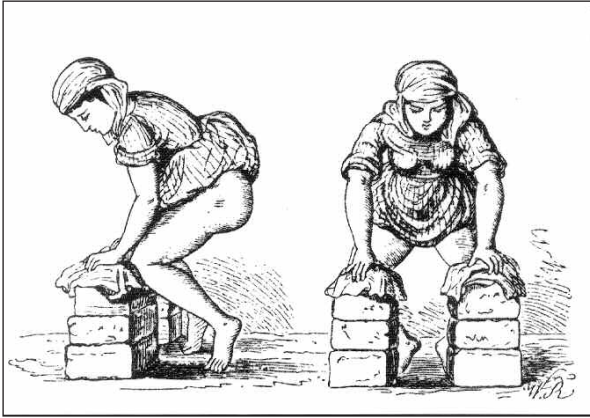


Fig. 6 : Les briques de naissance.
D'après Stol cite n. 8

ble à la place du couteau est la bienvenue car cela évite le terrible tétanos du cordon mais ce n'est qu'une constatation *a posteriori*. Le cordon n'était pas lié, mais on l'enfonçait dans l'ombilic et on le maintenait en place avec un morceau de roseau enduit de baume. Pour faire l'hémostase, selon un texte sumérien, la sage-femme utilisait une poudre minérale mal précisée ou bien un poireau. Elle utilisait un seau d'eau pour laver la mère et l'enfant. Elle récitait une prière. Puis elle nettoie la poitrine (de l'enfant). Elle insère son doigt dans la bouche.

Enfin elle s'occupait de la délivrance et dans un hymne à Ninisinna on mentionne *le vase dans lequel on met l'arrière-faix*. Un rituel et des amulettes protégeaient le bébé de la sinistre Lamaštu (la Lilith du Talmud) qui venait dévorer les nouveau-nés. Si les choses tournaient mal on rasait la parturiente, on la lavait, on la mettait près d'un foyer. L'*ašipu* essayait de transmettre son mal à un palmier, à un âne ou à une brebis enceinte grâce à des invocations et des amulettes.

Aspects du nouveau-né

L'enfant qui ressemble à ses parents est une bénédiction. De même le roi est à l'image de Dieu. Pour y arriver on n'hésitait pas à faire appel au devin. Parfois ce n'était pas le cas et on l'expliquait par l'imagination de la mère qui avait été effrayée ou l'objet d'un sort. La théorie de "l'imprégnation" au moment de la conception chère à Danielle Gourevitch (13) se double ici de la faculté de modifier l'enfant durant la grossesse : *Si une femme regarde son mari tout le temps, c'est qu'elle a eu des rapports (illicites) répétés*. "Elle essaie", nous dit Stol, "de changer les effets de l'adultère physique par une union mentale avec lui".

Plusieurs textes décrivent les malformations : absence de membre, de doigts ou au contraire doigts surnuméraires, absence d'une oreille, d'un œil, monstres doubles accolés par le thorax, déficiences mentales, ambiguïtés sexuelles etc. Elles sont mises sur le compte d'un péché, d'un sort ou de la vengeance d'un dieu. La malformation porte malheur aux parents ou à la famille voire au pays tout entier : *Une femme donne naissance à un enfant qui a une vulve et un pénis : le pays subira le malheur*. Un rituel précis et complexe est décrit pour prévenir le malheur qui va s'abattre.

Les nourrices

Elles étaient payées pour donner le sein durant deux à trois ans. Elles étaient choisies avec soin pour leur bonne santé et devaient avoir une bonne conduite. Elles étaient esclaves ou de basse extraction et l'on payait le maître, le mari ou les parents en shekels d'argent, en une quantité d'orge, d'huile ou de laine. Certaines ont laissé leur nom dans l'histoire. Il était permis d'adopter des enfants achetés à leurs parents dans la misère. Mais mieux valait cependant attendre trois ans, une fois franchi le cap du sevrage, car la létalité des nouveau-nés était grande.

Conclusion

1. La plupart des chapitres de l'obstétrique sont déjà abordés.

2. Le temps qui nous sépare de Soranos (tournant du Ier et IIème s. ap. J.-C.) est le même que celui qui sépare Soranos d'Hamu-rabi (1792-1750 av J.-C.). Mais Soranos fait un pas incommensurable : il décrit "l'intervention des mains" (14), il parle des présentations, des versions et même de l'embryotomie intra-utérine. Comment qualifier une obstétrique qui ne s'occupe pas des gestes de l'accoucheur au cours de l'accouchement normal et pathologique ? Les textes babyloniens n'abordent pas non plus la chirurgie. Quels tabous ont empêché ceux qui pratiquaient le traitement par les mains de consigner leur savoir-faire ? Même le grand Hérophile (15) qui a eu l'audace de faire des vivisections sur l'homme et a écrit un traité sur l'accouchement dont il ne reste un seul mot sur la technique...

NOTES

- (1) KRAMER S.N. - *L'histoire commence à Sumer*, Arthaud, Paris, 1957.
- (2) DAMEROW P. - *The Origins of Writing as a Problem of Historical Epistemology*, Max Planck Institute of History of Science, Berlin, 1999.
- (3) CIVIL M. - "Prescriptions médicales sumériennes", *Revue d'assyriologie et d'archéologie orientale*, 1960, 54, n°2.
- (4) SCURLOCK J, ANDERSEN Br. - *Diagnosis in Assyrian and Babylonian Medicine*, Chicago University Press, Urbana and Chicago, 2005.
- (5) LABAT R. - *Traité akkadien des diagnostics et pronostics (TDP)*, Brill, Leiden, 1951.
- (6) HEEBEL N.P. - *Babylonisch-assyrische Diagnostik*, Ugarit Verlag, Münster, 2000.
- (7) Cf. note 4.
- (8) STOL M. - *Birth in Babylonia and the Bible*, Styx, Groningen, 2000.
- (9) GELLER M. - *Renal and Rectal Diseases Texts*, W de Gruyter. Berlin and New York, 2005.
- (10) VON STADEN H. - "Galen's daimon : reflections on "irrational" and "rational". In : *Rationnel et irrationnel dans la médecine ancienne et médiévale*, Publications de l'Université de Saint-Étienne. Centre Jean Palerne, Saint-Étienne, 2003.
- (11) LABAT R. - *Hémérologies et ménalogies d'Assur*, Adrien Maisonneuve, Paris, 1939.
- (12) Cf. 8.
- (13) GOUREVITCH D. - *Se mettre à trois pour faire un bel enfant, ou l'imprégnation par le regard, L'Évolution psychiatrique*, 1987, 52, p. 559-563.
- (14) SORANOS d'ÉPHÈSE. - *Maladies des femmes*, livre III (texte établi et traduit par Burguière P., Gourevitch D. et Malinas Y.), Les Belles Lettres, Paris, 1994.
- (15) VON STADEN H. - *Herophilus. The Art of Medicine in Early Alexandria*, Cambridge University Press, Cambridge, 1989.